



Libération de l'infâme

PORTRAIT PERON Didier

Qui êtes-vous Pierre Bourgeade ? «On n'a pas de vie personnelle. J'ai toujours pensé qu'on était embringué dans cette machinerie, à l'intérieur le sexe, les fantasmes, et au dehors l'histoire, les guerres. On n'est pas dans sa vie, on n'est pas dans ses livres non plus. Comme dit Borges : pas de biographie, pas de bibliographie.» A quoi pensez-vous, alors ? : «Je voudrais bien le savoir ! Je pense, cette nuit, que j'ai 7 ans d'âge mental... Je pense assez souvent que, par la force des choses, le monde va bientôt continuer sans moi qui avais fini par m'habituer à lui...»(1) Après tout ce temps, tous ces livres, au moins, qu'avez-vous appris ? «Rien... rien du tout.» Un jour de février 1997, on a lu par hasard un entretien de Pierre Bourgeade dans les Inrockuptibles où il y avait cette phrase très marquante : «Au fond de soi, on est un torrent d'obscénités, c'est vrai pour tout le monde, c'est notre réalité.» Non plus le flux de conscience chère à Virginia Woolf mais un autre flot emportant dans son courant obscur les individus dans des directions fatales. Trahisons, tortures, obsessions s'enchaînent et s'associent en un continuum somnambulique brisé par endroits d'instant de plénitude et de plaisir. Bourgeade se définit comme un écrivain réaliste. On peut citer, pour l'exemple, Eros mécanique : «Parfois comme je venais de passer plusieurs jours sans faire l'amour... je m'éveillais, la nuit, me demandant comment il était possible que celle avec qui j'avais rendez-vous eut, réellement, au bas du ventre, un trou dans lequel j'aurais à entrer. La terre, de même. J'ai beau savoir qu'il y a, quelque part dans le ventre de la terre, un trou, où le moment venu, j'aurai à entrer, je n'arrive pas à imaginer comment je pourrai le faire, il me semble impossible que cela soit.»

Auteur extraordinairement prolifique de romans, de nouvelles, de pièces de théâtre, de poèmes, Bourgeade reste cependant un marginal dans le monde des lettres. Comme pour nous le prouver une bonne fois pour toutes, dans son appartement près d'Odéon, où trône en majesté le crâne de Sade (enfin, «vendu pour tel !»), il pousse en riant sur la table le relevé annuel des ventes de ses livres édités chez Gallimard où s'aligne des colonnes de chiffres maigres : «Quand on lit dans le journal qu'un dirigeant de Canal + discute d'indemnités de départ qui s'élèvent à 20 millions d'euros et qu'un écrivain gagne 135,48 euros pour vingt livres en circulation et dont il a lui-même acheté la moitié, c'est quand même terrible.» Il faut dire que Bourgeade n'est pas facile à ranger dans une catégorie, sa production est erratique, il écrit des polars pour la Série Noire (Téléphone rose, Pitbull), des fictions sur la guerre d'Algérie (les Serpents, l'...ternel Mirage), sur la destruction des juifs pendant la guerre (les Ames juives), des textes érotiques où alternent la jouissance et la douleur (son premier livre les Immortelles ou le splendide Warum en 1999). D'ailleurs, il écrit tout le temps, une journée sans une ligne est perdue. Les idées lui viennent la nuit. Il se met au lit avec un livre, s'endort dessus, se réveille et griffonne des ébauches de récits, des bouts de dialogues sur les pages de garde ou dans les marges. Jean-Hubert Gaillot (l'un de ses éditeurs avec Sylvie Martigny chez Tristram) décrit un grand solitaire et un authentique inactuel : «Il a frôlé le Goncourt en 1983 avec les Serpents. C'est la période où il sera le plus exposé mais, en définitive, il ne l'a pas eu au bénéfice de Frédéric Tristan. Du jour au lendemain, il a cessé d'être un enjeu, ses alliés chez Gallimard tel Georges Lambrichs ont pris leur retraite, lui n'a pas vraiment soigné son "relationnel" ne jouant pas le jeu mondain, le carriérisme habituel. Il s'est laissé un peu oublier.»

Cette négligence, cette absence totale de stratégie l'honorent et garantissent la liberté d'écriture de Bourgeade en dehors des modes du moment mais aussi d'une fidélité à un style tracé droit et auquel il devrait se tenir. Comme il aime à le répéter : «A chaque livre, je repars de zéro.»

Né à Morlanne (Pyrénées-Atlantiques) en 1927, grandit au Pays basque, dans un milieu de petits fonctionnaires (son père est percepteur), Bourgeade a traversé le siècle. Il est publié tardivement, à 38 ans . Il a fait son droit, est devenu avocat puis est entré dans l'administration. Six ans dans la Préfectorale puis au service de Maurice Herzog («Il avait grimpé l'Annapurna, n'avait aucun doigt, ni aux mains ni aux pieds, un type formidable») dont il devient l'assistant au secrétariat à la Jeunesse et aux Sports. C'est à cette époque qu'il fréquente Matignon, voit Pompidou de près. En 1970, Pompidou décide de gracier Paul Touvier par contumace avant même qu'il ait été jugé. Bourgeade, qui appartient à cette génération traumatisée par la découverte des camps, des «hommes transformés en animaux», voit rouge : «Penser que Pompidou avait gracié un assassin de juifs, qui a tué de sa propre main Victor Basch et les siens, ça m'a bouleversé.» Il file à la rédaction de Combat. Il écrira dix-neuf articles d'une virulence incroyable, publiés en une du quotidien, pour obliger Pompidou à s'expliquer sur son geste. «Chirac à l'époque était le protégé de Pompidou et il s'est tu sur cette grâce qui était juridiquement douteuse et moralement immonde et ce uniquement pour ménager son avenir. Depuis, je le méprise.» Membre de la Section des vigilants de Saint-Just, groupuscule idéal-matérialiste, il trinque avec quelques camarades à date fixe place de la Concorde pour célébrer la mort de Louis XVI et reprend à son compte le libelle sadien : «Français, encore un effort pour être républicains» : «Un système où 10 millions de gens ne votent pas, 1 million vote blanc et 8 millions pour des extrêmes est mauvais. Nous vivons dans une "cynocratie" gouvernée par des cyniques qui, au nom du peuple, gèrent leurs seuls intérêts et ceux de leurs

proches.»

L'entrée en littérature sauve Bourgeade de l'aigreur au moment où il voit s'éteindre au sein de l'action publique les principes de De Gaulle et se fourvoyer l'utopie communiste. Si le citoyen cherche à dessiner en lui et par ses engagements les contours clairs d'une vertu politique (au second tour de la dernière élection présidentielle, il a écrit «Merde !» sur le bulletin), l'écrivain en revanche travaille à s'enfoncer toujours plus avant dans le champ illimité du vice. «Je suis quelqu'un de très réservé et en même temps je ne sens en moi aucune barrière. J'ai toujours été attiré par des gens qui faisaient des choses terribles.» Cette franchise dans la formulation de l'inavouable, déliée de toute inhibition, lui fait imaginer dans une nouvelle un jeune boxeur masochiste, traité en chien par sa maîtresse qui lui glisse dans la bouche un sucre trempé du sang de ses règles («Suce, Médor, et lentement, c'est le sang de ta maîtresse !»). Mais aussi raconter, sourire aux lèvres, de sa voix fluette, une séance de fouettage en public qu'il administra un soir à une amie soumise au cours d'une lecture de ses oeuvres devant un public médusé. Autrefois, il a participé à la messe noire de Michel Journiac et pris dans sa bouche un peu du boudin que l'artiste avait fabriqué avec son sang. Dans l'Objet humain, livre d'entretiens qui vient de paraître, il explique ce goût de la transgression, mêlant le délectable au malaise : «Comment le nier ? Qui refuserait l'accomplissement d'un fantasme ? Qui détournerait la main d'un objet humain ? [...] Je suis homme et rien de ce qui est inhumain ne m'est étranger.».

(1) Réponse donnée dans le hors-série de décembre 1999 de Libération «A quoi pensez-vous ?».

Photo Sébastien Calvet

Pierre Bourgeade en 8 dates

1927 : Naissance à Morlanne (Pyrénées-Atlantiques).

1966 : Parution des «Immortelles», le Chemin, Gallimard.

1970 : Polémique virulente avec «Tel quel».

1972 : Dix-neuf articles contre Pompidou dans «Combat».

1974 : Démission de la fonction publique.

1983 : «Les Serpents» ratent le Goncourt de peu.

1999 : «Warum», roman-somme, éditions Tristram.

2003 : «Les Boxeurs-l'Horloge» (Tristram) et «l'Objet humain» (Gallimard).